

ABONNEMENT.

Saumur :
 Un an 30 fr.
 Six mois 16
 Trois mois 8
Poste :
 Un an 35 fr.
 Six mois 18
 Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
 (Au bureau du Journal
 ou en envoyant un mandat
 sur la poste,
 et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . . 20 c.
 Réclamations 30
 Faits divers 75

RÉSERVES SONT FAITES

On a le droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
 A L'AGENCE HAVAS
 8, place de la Bourse,

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

19 Novembre 1883.

CRÉDIT DU TONKIN.

La commission du Tonkin a juré solennellement de tenir ses délibérations secrètes et de ne point souffler mot des explications qui lui seraient fournies par les ministres. Cette décision est prudente. La commission pourrait, en effet, être par la suite très-embarrassée de livrer au public des explications qu'on ne lui aura pas fournies. Le rapporteur ne sera pas nommé cette semaine. M. Ribot, auquel on avait offert ces fonctions, refuse. Il veut, dit-il, garder toute liberté d'action pour la discussion publique. On ne croit pas que cette discussion commence avant le 26 novembre.

Le gouvernement est, paraît-il, très-disposé à se rallier à un amendement qui augmenterait d'une dizaine de millions le chiffre des crédits demandés pour le service du Tonkin. On pouvait prévoir, en effet, que les neuf millions ne seraient qu'un apéritif. Ce surcroît d'appétits serait légitimé par des dépêches assez inquiétantes de l'amiral Courbet qui avisent que des forces chinoises considérables se concentrent à Canton.

Le président du conseil et le ministre de la marine ont avisé le conseil qu'ils étaient mandés aujourd'hui lundi devant la commission du Tonkin. Il paraît qu'à cette occasion une petite discussion assez instructive de laquelle il résulte que les ministres eux-mêmes ont reconnu que « l'expédition du Tonkin avait été mal poursuivie et qu'on avait eu le plus grand tort de diviser le commandement. » Mieux vaut tard que jamais, dit le proverbe. Cependant il faut convenir qu'il est un peu tard pour avouer cette bévue.... préméditée.

Chronique générale.

LES EMPRUNTS DE LA R. F.

Depuis l'avènement officiel de la R. F., le 4^{er} janvier 1876, c'est-à-dire indépendamment des emprunts de guerre, s'élevant à huit milliards, ladite R. F. a emprunté trois milliards huit cent quatre-vingt-dix-neuf millions huit cent quatre-vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-neuf francs.

Sur ce chiffre, elle a mal et méchamment réussi à rembourser jusqu'à trente-sept millions huit cent quatre-vingt-dix-neuf mille huit cent quatre-vingt-onze francs.

Elle redoit donc encore au crédit que lui fait la France, trois milliards deux cent soixante et un millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille cent soixante-huit francs.

Un joli chiffre, comme on voit, que celui dont elle aura augmenté, dans l'espace de huit ans de pleine paix, la dette publique ! Et ce n'est pas tout.

Emprunt annoncé de trois cent millions au moins pour 1884.

Emprunts prévus pour les « budgets extraordinaires, » nécessaires, paraît-il, à la République, et qui ne subsistent que d'emprunts.

Emprunt scolaire pour le plan Ferry.

Emprunts de travaux publics, tels que ponts, canaux, rivières, pour le plan Freycinet — deux milliards, dit M. Ribot.

Emprunt partout, et pour tout.

LE MAINTIEN DES CAPITULATIONS TUNISIENNES.

Malgré les renseignements optimistes fréquemment publiés par les journaux officieux, les négociations pour l'abandon des capitulations en Tunisie ont complètement échoué vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Italie.

Mais alors que va devenir l'édifice législatif construit par le gouvernement français ? Que signifie notre protectorat ?

A quoi serviront nos magistrats et fonctionnaires ?

Voilà une jolie situation ! Si, profitant de sa victoire, la France avait fait immédiatement prononcer par le Bey l'abolition des capitulations, aucune puissance n'eût protesté sérieusement.

Le gouvernement, selon son habitude, a mieux aimé se traiter dans de pénibles négociations. Preuve de faiblesse dont abusent l'Angleterre et l'Italie.

Un journal de province a annoncé que M. Eugène Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*, avait été reçu par M. le comte de Paris.

Ce journal fait suivre cette information de commentaires auxquels l'*Univers* répond en ces termes :

« Une feuille de province annonce que M. le comte de Paris a reçu M. Eugène Veuillot. C'est vrai. M. le comte de Paris, qui se renseigne, comme sa situation le commande, sur beaucoup de choses, ayant fait exprimer au rédacteur en chef de l'*Univers* le désir de lui parler, celui-ci s'est fait un devoir de répondre à cet appel.

Quant aux commentaires misérables qu'ajoute à cette information la feuille de province, nous les méprisons. Leur auteur est facile à reconnaître à sa manière d'insinuer la calomnie. »

Nous ajouterons que c'est lundi matin que notre distingué confrère a été reçu par M. le comte de Paris, à l'hôtel Galliera, l'ancien hôtel de M^{me} Adélaïde, 57, rue de Valenciennes.

Nous avons eu le plaisir, dit M. André Barbes dans l'*Action*, de nous rencontrer ce jour-là, chez le Prince, avec M. Eugène Veuillot, et nous ne comprenons pas ce qu'on peut dire de malveillant, à l'occasion d'une visite qui ne doit étonner personne, lorsqu'on tient compte de la haute bienveillance de M. le comte de Paris et qu'on connaît, d'autre part, la grande loyauté du rédacteur en chef de l'*Univers*.

M. le comte de Paris a passé quelques jours à Paris la semaine dernière. Il a reçu et longuement entretenu un certain nombre de membres du Parlement et de la presse.

M. le comte de Paris est ensuite rentré à Eu.

Le *Journal du Loiret* annonce qu'un comité royaliste électoral vient de se former à Blois. D'après le même journal, « plusieurs brochures qui ont un grand intérêt pour le parti monarchiste paraîtront prochainement. »

La *République française* a publié deux articles successifs relativement à la suppression des fortifications de Paris. Le ministre de la guerre, disait-on, aurait consenti à cette suppression. Rédigée en ces termes, la nouvelle n'est pas exacte.

Le ministre de la guerre ne consentirait à la suppression de l'enceinte actuelle que si on la remplaçait par une autre enceinte continue, bâtie sur le périmètre des anciens forts.

DEUX JUMENTS LAÏQUES.

Mademoiselle L., institutrice laïque dans une commune du Nord, vient d'accoucher de deux jumeaux, le 12 de ce mois.

Lorsqu'elle n'avait pu dissimuler son état, elle s'était fait apporter, par l'inspecteur primaire, une lettre qui acceptait sa démission, avant que la démission eût été donnée.

La demoiselle s'installa dans une maison de l'école. C'est là qu'ont vu le jour les deux petits laïques. Rien n'avait été préparé pour eux, car jusqu'à présent la Caisse des écoles n'a pas ouvert le chapitre layettes pour mesdemoiselles les institutrices laïques qui pratiquent l'union libre.

Il paraît que Mademoiselle L., la mère de ces jumeaux, a des protecteurs puissants, et qu'elle espère être prochainement pourvue d'un poste dans un autre département. Cette

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA BAGUE D'OPALE

PAR ÉDOUARD DIDIER.

En ce moment, un certain tumulte se produisait. Un policeman venait d'arrêter un jeune drôle qui, ayant touché sa prime d'engagement quinze jours plus tôt dans une agence, avait déserté le lendemain, croyant très-ingénieux de se faire inscrire aujourd'hui dans un autre bureau d'enrôlement pour jouer de nouveau le même tour.

— Est-ce que ce cas se présente souvent ? demanda Charles.

— Cent fois par jour, monsieur. Aussi avons-nous appris à nos dépens à être prudents, pendant que les lois qui punissent les déserteurs devenaient plus sévères.

— Mais, fit observer Charles, vous nous avez dit que votre régiment était entièrement recruté. Quels sont donc ces jeunes gens que je vois là-bas signer sur les registres d'enrôlement ?

Le colonel rougit légèrement ; puis, prenant le bras de Charles Lecomte :

— Je vais vous faire un aveu, lui dit-il : je suis devenu ambitieux. Ah ! je ne l'étais pas d'abord. Dans le principe, je voulais simplement lever une compagnie dont je serais devenu le capitaine. La chose allant au mieux, l'appétit est venu en mangeant : j'ai levé un régiment. Enfin, mes espérances étant dépassées, je vais jusqu'à la brigade : la brigade Stanley, monsieur ; cela fera bon effet, et me voilà en passe de devenir général d'ici à quelques jours.

— Cela, dit Wilkie, qui avait écouté, c'est assez américain. Mes compliments, général Stanley.

— Oh ! pas encore, dit le colonel en baissant les yeux d'un air modeste.

Tout en parlant ainsi, on était arrivé, grâce un peu au parapluie de sir Wilkie, jusqu'à une estrade qui se trouva au fond de la salle. Au pied de l'estrade était placé le registre, où Charles signa son nom, puis il fut attiré sur l'estrade où le colonel était déjà monté.

— Camarades, dit le colonel après avoir réclamé le silence, qu'il obtint à grand-peine, vous savez avec quel soin jaloux j'ai choisi jusqu'ici les officiers que je soumetts à vos suffrages. Vous ne délibérez pas longtemps pour accueillir favorablement le gentleman que je vous présente aujourd'hui. M. Charles Lecomte sort de la première école militaire du monde, de l'École polytechnique de Paris.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles.

Le colonel continua :

— Et savez-vous avec quel numéro M. Charles Lecomte est sorti de l'École ? Ce n'est ni avec le numéro vingt, ni avec le numéro dix, pas même le numéro deux. M. Lecomte est sorti premier de la célèbre École polytechnique.

Une salve d'applaudissements salua cette déclaration, un peu surfaite, à la grande mortification de Charles. Mais ceci encore était dans les mœurs américaines, un candidat étant toujours le célèbre un tel quand on le présente au suffrage populaire.

— Mes braves camarades, dit encore le colonel, votre avis est-il que M. Charles Lecomte, ancien élève de l'École polytechnique, est digne de remplir l'emploi de capitaine vacant dans le 1^{er} régiment de la brigade Stanley ?

— Oui, oui, répondit-on unanimement.

Trois hurrahs, qui témoignaient en faveur des poumons de ceux qui les poussaient, confirmèrent à l'instant la nomination du nouveau capitaine, et Charles descendit de l'estrade pour échanger les shake-hands américains avec ses nouveaux camarades.

Dès le lendemain, sir Wilkie Robertson et lui prenaient le chemin de fer de Chicago, pour de là gagner l'armée que Frémont réunissait à Saint-Louis.

XI

OU LE PARAPLUIE D'UN BARONNET SE TRANSFORME EN ARME DE GUERRE.

Les instructions données à Charles par le colonel Stanley lui enjoignaient, dès son arrivée à Saint-Louis, de se mettre à la disposition du major commandant le régiment en l'absence du colonel.

Ce major habitait un quartier très-éloigné, ce qui permit à Charles, en s'y faisant conduire, de voir la grande métropole de l'Ouest à vol d'oiseau.

Saint-Louis est l'entrepôt de l'immense navigation du Mississipi ; c'est l'ancien centre de réunion des trappeurs, des voyageurs, des trafiquants, des chasseurs et des pionniers. Tous ces hommes du Far-West appellent Saint-Louis La Ville, la ville par excellence, comme les Romains appelaient Rome *Urbs*. Saint-Louis, fondé en 1764, par un Canadien nommé La Clède, sur l'emplacement d'un ancien fort français, a servi pendant longtemps de factorerie pour le commerce des pelleteries. C'était alors une possession française : voilà qui excuse notre pédantisme de parler de son origine. En 1768, en vertu du traité de Paris, elle passa, avec la Louisiane et toutes nos possessions américaines, entre les mains des Espagnols, qui occupèrent toute la rive droite du Mississipi, pendant que la rive gauche était cédée à l'Angleterre. Ce fut donc sur un fonds de populations hispano-

espérance nous semble fondée. La demoiselle en question a tous les titres nécessaires pour enseigner la morale laïque.

Tentative d'assassinat contre M. Jules Ferry.

Vendredi, vers trois heures du soir, un jeune homme, paraissant très-surexcité, se présentait au ministère de l'instruction publique et demandait à être reçu par le président du conseil.

Un huissier lui fit remarquer que le président ne recevait qu'après avoir accordé une audience, mais que M. Morel, le chef du cabinet, pourrait le recevoir; il lui demanda son nom pour le faire passer. Le jeune homme répondit qu'il s'appelait Cunien, né en Alsace, et entra dans le salon d'attente.

Comme M. Morel tardait à le demander, il s'endormit profondément, et quand l'huissier entra dans le salon, il dut l'éveiller pour le conduire auprès du chef du cabinet.

Après quelques instants d'entretien avec ce dernier, le sieur Cunien sortit et, s'adressant aux huissiers qui se trouvaient dans l'antichambre, il leur dit avec une grande exaltation :

— Je suis venu pour tuer cette canaille de Ferry, et puisque je n'ai pu le trouver, je vais tous vous tuer ! — Et il tira un revolver de sa poche.

Les huissiers se jetèrent sur lui, le désarmèrent et le remirent entre les mains des gardiens de la paix qui avaient été mandés en toute hâte.

Cet individu a été conduit au bureau de M. Santucci, commissaire de police du quartier des Invalides, qui a saisi sur lui le revolver chargé, ainsi que vingt cartouches qu'il avait dans sa poche.

A la suite d'un premier interrogatoire qui n'a donné aucun résultat, vu l'état d'exaltation de Cunien, celui-ci a été consigné au poste central de la mairie du 7^e arrondissement. Cet individu a seulement déclaré qu'il était arrivé le matin même à Paris, chargé par un groupe anarchiste du département du Nord de mettre à mort M. Jules Ferry.

Au moment où on le conduisait chez le commissaire, il a mis en pièces son acte de naissance qu'il portait sur lui, et qu'il a été impossible de reconstituer. Cunien a en outre déclaré que ses frais de voyage avaient été payés par la caisse du groupe dont il faisait partie.

Dans la soirée, le prisonnier, qui se trouvait plus calme, a été de nouveau interrogé par M. Santucci.

Disons tout de suite que M. Ferry n'a pas couru le moindre danger. Il était aussi loin de son ministère qu'il l'était du Palais-Bourbon lors de la discussion dans les bureaux réunis pour nommer la commission des crédits du Tonkin.

On fait circuler une dépêche de Lille destinée à apprendre au monde anxieux (?) :

1^o Que le fou-assassin, nommé Curien, travaillait chez M. Beufverez, boulanger,

rue Nationale, 64, depuis sept mois. Voilà une rue à jamais célèbre ;

2^o Que ledit Curien est fils d'un officier français, mort en défendant cette France pour laquelle M. Jules Ferry s'est précieusement conservé ;

3^o Que Curien avait quitté Lille jeudi, à deux heures du soir, et qu'il était arrivé vendredi à quatre heures du matin à Paris pour commettre son horrible attentat ;

4^o Qu'il faisait partie de tous les cercles anarchistes de Roubaix et de Lille, et que, depuis quelque temps, il donnait des signes d'exaltation mentale.

Si M. Jules Ferry a voulu se fabriquer un Orsini pour obtenir, grâce à lui, une bonne petite loi de sûreté générale, il a drôlement choisi son compère.

Samedi, à l'issue du conseil, M. Jules Ferry a reçu le préfet de police, qui l'a mis au courant des détails de la tentative d'assassinat dirigée contre lui.

Il paraît que ces deux messieurs n'ont pas pu se regarder sans rire. M. Grévy a envoyé ses condoléances au président du conseil.

Jules Leroux, le dernier des frères de Pierre Leroux, vient de mourir en Amérique.

Il avait collaboré à la plupart des publications de son frère. Exilé après le 2 Décembre 1851, il s'était d'abord retiré à Jersey, où il exploita, avec sa famille, une ferme jusqu'en 1866.

Ayant alors réalisé ses épargnes, Jules Leroux se transporta dans le Kansas, et de là en Californie où il vient de mourir. Il y publiait en dernier lieu une revue socialiste.

L'ENFANT ÉLEVÉ SANS RELIGION.

L'une des idoles des républicains, c'est, sans conteste, Victor Hugo, pour lequel ils n'ont pas assez d'encens.

Or, ces républicains qui créent partout des écoles sans Dieu et sans religion, savent-ils ce qu'a écrit un jour Victor Hugo, dans un moment de franchise :

« On devrait traîner devant les tribunaux les parents qui envoient leurs enfants aux écoles sur la porte desquelles on écrit : ICI ON N'ENSEIGNE PAS LA RELIGION. »

Voilà certes une déclaration très-peu suspecte, venant d'un homme comme Victor Hugo.

Les républicains athées et francs-maçons qui prétendent obliger les pauvres enfants du peuple à aller aux écoles impies du gouvernement récuseront-ils l'autorité de leur propre idole ?

UNE BROCHURE ALLEMANDE.

Frankreichs Kriegbereitschaft, en français *Jusqu'à quel point la France est préparée à la guerre*, tel est le titre d'un opuscule publié à Berlin, le mois dernier, par un officier de l'armée prussienne, et qui commande l'at-

tention aussi bien du grand public que des hommes spéciaux.

Ce n'est pas que l'auteur soit particulièrement au courant de notre situation politique. Il appelle le *Temps* l'organe du ministre de la guerre Thibaudin, ce qui est presque aussi fort que de prendre le *Pirée* pour un homme. Mais sa compétence technique est indéniable ; il a vu de près notre armée, il a assisté aux grandes manœuvres, il a étudié minutieusement notre organisation militaire. C'est l'avis motivé d'un critique qui a intérêt à voir tout en noir, qui cherche un peu la petite bête, mais qu'il faut écouter toujours, quitte à ne le croire que quelquefois.

Il y a dans l'opuscule en question toute une partie qui pour nous est à peu près négligeable, c'est celle qui a trait à l'histoire de notre reconstitution militaire, à l'examen de nos institutions actuelles et des projets de réforme en cours d'élaboration ou de discussion.

N'oublions pas que la brochure est écrite principalement pour le lecteur allemand, qui ignore beaucoup plus la France, que le lecteur français n'ignore l'Allemagne, contrairement au préjugé courant. Tout le monde sait chez nous ou est sensé savoir que le ministère de la guerre comprend le cabinet du ministre, le grand état-major et sept directions, et que la nouvelle école de bataille compte, comme l'ancienne, deux divisions. Là n'est pas pour nous l'intérêt de l'opuscule ; il est tout entier dans le jugement que notre ennemi porte sur l'ensemble et les détails de notre organisation militaire et dans les conclusions qu'il en tire pour le cas d'un nouveau conflit.

En premier lieu, on nous reproche (inutile de dire que je n'apprécie pas, mais je constate) de mêler les choses de la politique et celles de l'armée. Le ministre de la guerre étant responsable, au même titre et au même degré que n'importe lequel de ses collègues, suit les vicissitudes du cabinet. La France a eu quelque chose comme une dizaine de ministres de la guerre en douze années. L'officier prussien trouve que c'est beaucoup.

Seconde critique : le déplacement trop fréquent des chefs de corps.

Troisième grief : le service de cinq ans avec ce corollaire : le partage du contingent en deux fractions, ce qui assure sur le papier à notre armée une supériorité numérique sur l'armée allemande, mais encombrerait les régiments en temps de guerre d'un bon tiers de non-valeurs.

L'auteur examine ensuite séparément chacune des trois armes. À l'infanterie il reproche la faiblesse de ses effectifs (40 hommes par compagnie), mais il constate sa bonne tenue et les progrès notables qu'elle a accomplis depuis quelques années, et qui iraient encore plus vite, si les cadres étaient mieux remplis.

L'opinion qu'il a de la cavalerie est infiniment moins favorable. Le Français, à l'entendre, a peu de goût pour le cheval et il lui faut beaucoup de temps pour devenir un mauvais cavalier. Nous ne comptons que 77 régiments de cavalerie, contre 93 que

possède l'armée allemande. Il faut ajouter que sur 58,340 chevaux, il y en a 8,200 qui ont moins de cinq ans et qu'il serait difficile d'utiliser. La conclusion est celle du général de Galliffet, à savoir qu'entre la cavalerie française et la cavalerie allemande il n'y a pas encore de comparaison à établir.

Il appelle l'artillerie « l'enfant gâté de l'armée française. » C'est « de toutes les armes celle qui fait la meilleure figure. » Il reconnaît qu'elle serait pour l'artillerie allemande « un adversaire supérieur en nombre et pas du tout à dédaigner. »

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 17 novembre.
La Bourse d'aujourd'hui est un peu meilleure, mais il s'en faut de très-peu de chose ; l'avance reprise par la plupart des valeurs est insignifiante, comparée au terrain perdu depuis huit jours : 77.75 le 3 0/0, au lieu de 77.65 ; 107 l'emprunt, au lieu de 106.95 ; dernier cours 106.97.

Comme on le voit, sur les Rentes l'amélioration est bien peu importante.

Il en est de même pour les valeurs qui regagnent péniblement quelques points : 5,275 la Banque de France, sans changement ; 775 la Banque de Paris, après 780, cours du début, et 772.50, dernier cours d'hier.

Le Foncier est ferme entre 1,215 et 1,218.75 ; le succès de sa prochaine émission ne fait de doute pour personne, et contribue beaucoup à maintenir ses cours qui ont d'ailleurs fort bien résisté, en dépit de la faiblesse générale de ces derniers jours.

Les Obligations Foncières maintiennent leurs prix précédents, grâce à des demandes toujours suivies, à 342.50.

Le Suez demeure à 2,200 et 2,205 avec une recette de 140 mille francs pour la journée d'hier. La Banque Ottomane revient à 655 après 657.50, avec une tendance faible. La Rente Espagnole recule à 55 5/8 après 55 3/4. La baisse de ce fonds n'est pas terminée. L'Italien 5 0/0 est à 90.30. L'Unifiée d'Égypte, à 337.50.

Les chemins français sont plus fermes : 1,275 le Lyon, 1,097.50 le Midi, 1,720 le Nord, 1,255 l'Orléans.

205 le Mobilier Espagnol, 660 les Autrichiens ; les Lombards se relèvent à 305.

En somme, il n'y a pas grand changement à signaler et il faut toujours se tenir sur la plus grande réserve.

BIBLIOGRAPHIE

Les presses de M. H. Oudin (51, rue Bonaparte, à Paris, et 4, rue de l'Éperon, à Poitiers) viennent de publier un intéressant volume, sous le titre : *Le Prince et le Pauvre*. Cet ouvrage, traduit de l'anglais par M. Largillière, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques : il est dû à la plume de l'Américain Mark-Twain.

Mark-Twain est un charmant conteur, qui cette fois a su mettre à la place de l'ironie cruelle des Yankees, le charme, le coloris et l'entrain tant appréciés de nos jours. Ce n'est point assurément qu'il oublie dans ses récits les vieilles rancunes de John Bull contre frère Jonathan, non ; mais au lieu de prendre les écrivains et d'en flageller son frère, il lui met un miroir sous les yeux et lui dit : Toi tu règnes souverainement, toi tu prétends que les peuples sont libres, heureux, contents ; toi tu dis que tu rends la justice et que le paupérisme n'existe pas ; regarde. Et il fait passer sous ses yeux étouffés des tableaux qui sont loin de flatter sa fierté et son esprit de justice.

L'action est bien comprise, bien conduite, et d'un bout à l'autre du livre l'attention est soutenue.

Nous n'en voulons rien dire que ceci à nos lecteurs : *Le pauvre ici c'est le roi, et le roi c'est le pauvre.*

Pour nous, c'est un livre alléchant qu'on lit tout d'un trait, sans le fermer.

« L'heure universelle. » Il est question de cela en ce moment. Un congrès s'est réuni à Rome pour l'adoption d'une heure commune. Mais qu'est-ce que signifie cette expression et pourquoi l'heure n'est-elle pas universelle ? Combien d'enfants ne se rendent pas compte de cela ? Eh bien, le couronné du *Jeune Age illustré* consacre sa causerie hebdomadaire à leur donner des explications sommaires sur ce sujet. Et il en est ainsi dans ce journal toutes les fois que l'actualité fournit l'occasion de donner quelques renseignements instructifs et de donner quelques renseignements instructifs sur les crocodiles, puis des détails singuliers sur les habitudes des Carabes, une notice sur les premiers aérostats, indépendamment de la pathétique histoire qui forme le roman de la publication. Cinq gravures ornent le numéro. Abonnement, un an 10 fr. ; chez Palmé, 76, rue des Saints-Pères. Un numéro : 15 centimes.

Chronique militaire.

LE SHAKO. — On lit dans la *France militaire* :

« Nos confrères politiques ont tous annoncé que le ministre de la guerre allait supprimer le shako en usage dans notre armée. »

françaises que les émigrations américaines proprement dites, et surtout allemandes et irlandaises, ont fondé l'une des plus puissantes colonies du nouveau monde. Les accroissements de la ville de Saint-Louis sont devenus très-rapides depuis 1820. En effet, à cette époque, la ville ne comptait pas plus de 6,800 habitants ; nous lui en trouvons 16,000 en 1840 ; le recensement de 1852 donne 100,000 âmes ; enfin, en 1862, à l'époque où les hasards de sa vie y amenaient Charles Lecomte, Saint-Louis ne comptait pas moins de 150,000 habitants.

Le major chez lequel se rendait Charles était Allemand, un Bavaïrois, comme une bonne partie des officiers de l'armée de l'Ouest. Il reçut le jeune homme avec une brusquerie militaire affectée et une rudesse de formes qui n'étaient peut-être pas absolument indispensables chez un officier républicain.

— Vous êtes monsieur Charles Lecomte, dont le colonel Stanley m'annonce l'arrivée ? lui demanda-t-il tout d'abord et sans se lever du bureau devant lequel il était assis.

— Oui, monsieur, répondit Charles.

— Votre commission de capitaine est arrivée ce matin du département de la guerre, la voici.

Et il présenta le parchemin à Charles par dessus son épaule. Puis il continua à l'interroger tout en feuilletant des papiers.

— Vous êtes Français ?
— Oui, monsieur.
— Dans quelle arme avez-vous servi dans votre pays, monsieur ?
— Je n'ai jamais servi.
— Et vous passez ainsi d'emblée capitaine ! mes compliments, mon cher monsieur.
Ceci était dit d'un ton rogue qui démentait l'obligeance des paroles. Charles, que cette réception peu cordiale commençait à irriter, répondit avec une certaine hauteur :

— Sans doute, monsieur, l'on a bien voulu prendre en considération mon titre d'ancien élève de l'École polytechnique de Paris.

— Comment, vous sortez de cette célèbre école, monsieur ? dit le major en se retournant brusquement.

— Oui, monsieur.

— Alors, veuillez agréer toutes mes excuses sur la brusquerie de mon abord ; nous pourrions nous entendre.

Le major s'était levé et avait tendu la main à Charles, devenant tout à coup aussi courtois qu'il avait été cassant jusque-là. Mais le premier effet était produit, et Charles se maintint sur une réserve polie. Cependant il fut bientôt amené à inviter son supérieur à dîner ; voici comment. Le major, qui tout en causant consultait à chaque instant sa montre, dit enfin à Charles :

— J'aurais bien désiré passer la matinée avec vous, capitaine ; mais je suis obligé de sortir pour une affaire qui ne souffre pas de retard. Où êtes-vous descendu ?

— Au Planter's-Hôtel.

— Très-bien. Vers les cinq heures du soir, j'aurai l'honneur de vous rendre votre visite. Mais peut-être est-ce l'heure de votre dîner.

— Nous dînons à sept heures, et si vous voulez bien être des nôtres...

— Volontiers. Vous savez, capitaine, je suis sans façon, moi. Ah ! diable ! c'est que j'aurai peut-être avec moi un ami ou deux.

— Ils seront les bienvenus, major.

— Allons, voilà qui est convenu, dit le major en serrant la main de son nouveau capitaine. A ce soir, sept heures.

Charles rentra à l'hôtel un peu soucieux et répondit d'une façon évasive aux questions que Wilkie ne manqua pas de lui faire sur son nouveau chef. Quant à celui-ci, il fut exact au rendez-vous, et sans doute tenait-il à prouver qu'il était, comme il l'avait dit à Charles, un homme sans façon, car il arriva au Planter's-Hôtel en compagnie d'une demi-douzaine d'officiers, tous Allemands comme lui.

(A suivre.)

ÉDOUARD DIDIER.

... et le remplacer par un képi rigide ;
 pour la grande tenue.
 Nous sommes en mesure de déclarer
 que ces bruits sont inexacts.
 Le général Campenon n'en est qu'au
 projet. Il fait étudier la question et n'a pris
 encore aucune décision.
 La transformation de la coiffure du
 soldat exigera du reste une loi, et le minis-
 tre de la guerre qui a, comme dit le pro-
 posant, bien d'autres chats à fouet-
 ter, n'est pas pressé pour en élaborer le
 projet. »

CHRONIQUE LOCALE

ET DE L'OUEST.

ECOLE DE CAVALERIE DE SAUMUR.

M. Raimond, capitaine d'habillement du
 7^e hussards, vient de passer dans le cadre
 constitutif de l'Ecole de cavalerie.

Par décret du 16 novembre, sur la pro-
 position du ministre de la guerre, ont été
 promus au grade de *sous lieutenant* les sous-
 officiers élèves à l'Ecole d'application de ca-
 valerie dont les suivent :

- 1^{er} tour. M. Mahieux (43^e dragons), affecté
 au 9^e dragons.
- 2^e tour. M. Collignon (42^e hussards), af-
 fecté au 12^e hussards, pour y occuper l'em-
 ploi d'adjutant au trésorier.
- 3^e tour. M. Jaulhac (2^e ou 12^e dragons),
 affecté au 7^e dragons.
- 4^e tour. M. Maillard (4^e chasseurs), af-
 fecté au 16^e chasseurs.
- 5^e tour. M. Demoulin (9^e dragons), affecté
 au 4^e hussards.
- 6^e tour. M. Favin-Lévêque (19^e dragons),
 affecté au 10^e chasseurs.
- 7^e tour. M. Trisbourg (16^e dragons), af-
 fecté au 19^e chasseurs.
- 8^e tour. M. Panaux (9^e hussards), affecté
 au 26^e dragons.
- 9^e tour. M. Merlin (7^e cuirassiers), affecté
 au 5^e ou 6^e hussards.
- 10^e tour. M. Baudeu (12^e dragons), affecté
 au 2^e hussards.
- 11^e tour. M. Cavaignac (2^e hussards), affecté
 au 8^e chasseurs.
- 12^e tour. M. Laverdet (1^{er} spahis), affecté
 au 10^e hussards.
- 13^e tour. M. Bayon (12^e dragons), affecté
 au 3^e chasseurs ou 3^e hussards.
- 14^e tour. M. Coque (6^e hussards), affecté au
 16^e chasseurs.

M. Conneau, lieutenant au 20^e dragons,
 est promu au grade de capitaine-instruc-
 teur (choix, hors tour); affecté au 9^e chas-
 seurs.

ASSISES DE MAINE-ET-LOIRE.

Dans le rôle des assises pour la session
 qui s'ouvre aujourd'hui à Angers, nous re-
 marquons :
 Onze accusés pour attentats à la pudeur ;

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LE BIJOU DES FIANÇAILLES

— Et déjeuner, dit M^{me} Picard, déjeuner, j'en
 tiens surtout au déjeuner, moi.
 Et comme elle s'en allait devant, toujours fore-
 tant à droite et à gauche, elle revint soudain sur ses
 pas, criant :
 — Oh ! ma fille, viens donc voir, c'est inappré-
 ciable dans la chambre à coucher ; quel placard !
 tu pourras, là, accrocher toutes tes robes.
 — Oh ! ma mère...
 — C'est juste en effet, dit la bonne dame, rien
 n'est décidé, je n'y pensais plus.
 — Que va dire monsieur ?
 Et se tournant toute rougissante vers l'honnête
 propriétaire :
 — Monsieur, vous excusez ma mère.
 — Mon Dieu !... après tout, qu'est-ce que ça si-
 gnifie toutes ces cachotteries ? s'écria M^{me} Picard
 s'empourprant à la fin, si tu n'avis pas l'intention de
 répondre à la politesse de monsieur, nous ne se-
 rions pas venues ici, n'est-il pas vrai, Monsieur
 Grimaud ? On sait bien que tant que ce n'est pas
 signé, rien n'est fait, mais c'est en train ; d'ailleurs,
 à la maison me plaît, et à toi ?

Deux pour tentative d'assassinat ;
 Un pour homicide volontaire ;
 Un pour abus de confiance.

Un enfant de la basoche qui, plus d'une
 fois dans sa vie, a enfourché Pégase, vou-
 drait qu'en ses exploits, l'huissier, sans per-
 dre de ses attributions, abandonnât son
 antique et sauvage jargon pour signifier
 aux parties, en bonne et meilleure forme, le
 but de sa visite. Aussi a-t-il rédigé, dans la
 langue des dieux, de nouvelles formules
 d'actes qu'il soumettra successivement au
 conseil des sages, afin qu'il en décide et leur
 donne pleine sanction et force de loi.

Voici comment il libellerait une citation,
 tout en respectant les exigences de la loi :

CITATION.

En l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-trois,
 Le deux novembre ;

A la requête de François
 Boisvin, négociant, ayant son domicile
 A Saumur, cité noble, où la vie est facile
 Et qui pour le touriste offre un séjour charmant,
 J'ai, Henry Ducesseau, huissier, y demeurant,
 Et près du tribunal dit de première instance
 De Saumur, agréé, pour prêter assistance ;
 J'ai, dis-je, soussigné, donné citation
 Au sieur Joseph Boisdur, ayant profession
 De boucher à Bagnaux, parlant à la personne,
 Trouvée en sa maison, de Rosita, sa bonne ;
 Et ce, pour comparaître, à l'heure de midi,
 Le neuf du présent mois, le jour de vendredi,
 A l'audience dite audience civile,
 Par le juge de paix canton sud de la ville,
 Devant ce magistrat, en mairie, à Saumur ;
 Pour se voir condamner à payer (c'est bien dur),
 A mon sieur requérant, pour boissons qu'il a prises,
 Lasomme de cent francs, prix de ces marchandises ;
 Avec tous les dépens.

Et dans ledit endroit,
 Parlant comme dessus, j'ai de ce simple exploit
 Laissé copie en forme au prix des plus minimes.
 Le coût est de cinq francs quatre-vingt-sept cen-
 times.

Employé pour copie, en bel et blanc papier,
 De six décimes francs, une feuille en entier.

M., principal clerc.

Qu'en termes élégants ces choses-là sont
 mises !

THÉÂTRE DE SAUMUR.

Ce soir lundi, première représentation sur
 notre scène du grand succès de fou rire, les
Boussigneul.

Personne ne voudra perdre l'occasion de
 voir une œuvre aussi désopilante.

Au premier acte, nous sommes sur la
 place publique de la commune de Mardinot.
 — Les gars, en habits de fête (ils ont mis des
 bas rayés et remplacé par un bicorne leur
 bonnet de coton bleu) et les jeunes filles en-
 rubannées attendent impatiemment l'heure
 fixée pour le mariage de Madeleine Boussi-
 gneul, la fille de M. Boussigneul, comman-
 dant des sapeurs-pompiers de la commune
 de Mardinot — lequel a donné à sa patrie

une pompe et un tambour de ville, et, de
 plus, doté la France de la plus gentille en-
 fant qu'il soit possible de trouver....

Mais n'en disions pas davantage au-
 jourd'hui, et laissons la parole au *Journal*
 de *Maine-et-Loire* qui s'exprime en ces termes
 sur les *Boussigneul* :

« Ce vaudeville en trois actes a plu au pu-
 blic, à cause de ses situations plaisantes, à
 cause de son intrigue assez habilement con-
 duite, à cause de la bonne interprétation des
 acteurs et enfin des soins particuliers qu'on
 a apportés à la mise en scène.

« Le premier acte est un des plus comi-
 ques de la pièce. Tous les paysans, les
 paysannes et les pompiers ont rivalisé
 d'entrain. Aussi ont-ils été applaudis
 à différentes reprises. M^{me} Cantrelle et
 Nantier ont été écoutées avec plaisir. M^{les}
 Lagarde et Berthe Dalbret, costumées soig-
 neusement, n'ont pas commis la moindre
 faute.

« M. Labranche, un comédien qui est
 aimé par les spectateurs, a obtenu beau-
 coup de succès. Nous conseillons aux artis-
 tes en herbe de bien regarder le jeu de M.
 Leprieux : ils verront qu'il n'est pas exagéré,
 que cet acteur ne s'en sert que pour souli-
 gner ses paroles. Le personnage de notre
 premier comique est un vieux baron orgueil-
 leux qui essaie de marier son fils à une ri-
 che roturière pour redorer son blason. M.
 Linières est un jeune homme plein d'avenir ;
 il a de la verve et sait toujours son rôle,
 deux maîtresses qualités pour un acteur. »

Le *Petit Courrier* dit que M^{me} Lagarde tient
 l'emploi de Madeleine avec toute la grâce et
 l'entrain désirables. Elle a droit à toutes les
 félicitations. Fort applaudie, ces jours der-
 niers, dans son rôle charmant des *Deux Ti-
 mides*, la gracieuse actrice a soulevé des ap-
 plaudissements les plus unanimes et les
 mieux mérités.

Prix de la viande de boucherie à Saumur
 pour la deuxième quinzaine de novembre
 (taxe officielle).

Bœuf, le kilo	4 f. 80
Veau, —	2 20
Mouton, —	2 40
Lard, —	4 80

POITIERS.

La Sainte-Cécile. — De même que les an-
 nées précédentes, la Société Chorale de Poi-
 tiers chantera une messe en musique, le
 25 courant, à l'église Montierneuf, en l'hon-
 neur de la fête de sainte Cécile.

Jeudi matin, de Sainte-Maure à Châtel-
 le-rault, la neige tombait à gros flocons, nous
 dit un voyageur revenant de Paris.

Il en a été de même aux environs de
 Lussac.

ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE.

L'Espérance de Blaye nous apprend que
 le collège laïque de cette ville compte aujour-

d'hui 55 élèves, pour lesquels on paie vingt
 professeurs ou maîtres d'études.

Publications de mariage.

Jean-Baptiste Audoux, tailleur de pierre, et
 Laurence-Caroline Potin, lingère (veuve), tous
 deux demeurant à Saumur.

André-Augustin Delogré, domestique, et Louise
 Baudriller, domestique, tous deux demeurant à
 Saumur.

Pierre-Henri Dupays, ferblantier, et Lucie-
 Henriette-Marguerite Rémond, sans profession,
 tous deux demeurant à Saumur.

Jean-François-Bertrand Carteron, cavalier de
 manège, à Saumur, et Marie-Louise Mazé, coutu-
 rière, des Rosiers.

Théâtre de Saumur.

Association Artistique d'Angers (7^e année).

LUNDI 19 novembre 1883,

1^{re} représentation de

LES BOUSSIGNEUL

Vaudeville en 3 actes, de MM. Marot, Poullion
 et E. Philippe, musique de M. Okolowich.

Distribution :

Boussigneul	MM. Labranche.
De Vieille-Masure	Leprieux.
Arsène	Linières.
Joseph	Hennesse.
Nestor	Faucheux.
Gros-Pierre	Allain.
Timoléon	Carrell.
Honoré	Robert.
Constance	M ^{me} s Cantrelle.
Catherine	Nantier.
Madeleine	L. Lagarde.
Estaline	Berthe Dalbret.
Clémentine	Juliette Orain.
Lydie	Hennesse.
Gardenia	Faucheux.
Nadège	Guilmain.
Olympe	Allain.

Paysans et pompiers.

Bureaux, 8 h. 1/2 ; rideau, 8 h. 1/2.

LES SOUSCRIPTIONS

Aux 600,000 OBLIGATIONS du

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

sont reçues dès à présent à la

SUCCURSALE DE MAINE-ET-LOIRE,

56, rue de Bordeaux, Saumur.

La Chlorose et l'Anémie
 sont heureusement combattues
 par l'emploi régulier du *Fer*
Bravais qui redonne
 au sang appauvri la colora-
 tion qu'il a perdue par les
 maladies.

Dépôt à Saumur : M. D'huys, pharmacien, et dans
 la plupart des pharmacies.

— La maison sans doute, mais cela ne suffit pas.
 — Le mari ne vient qu'après, d'ailleurs il me
 plaît le mari ; monsieur Grimaud, ma fille s'arran-
 gera comme elle le voudra, moi vous m'allez et je
 vous prends pour gendre.

M^{me} Bazin savait par expérience que lorsque sa
 mère était partie, rien ne pouvait l'arrêter, aussi
 ne l'essaya-t-elle pas ; d'ailleurs, la chose avait été
 prise du bon côté, on riait, Grimaud tout le pre-
 mier, et c'est le visage épanoui, la gaieté sur les
 lèvres qu'on descendit dans la salle à manger et
 qu'on se mit à table.

Le repas fut, en effet, des plus gais et des meil-
 leurs, car Joséphine, malgré son mauvais caractè-
 re, avait tenu à se surpasser ; et, au dessert,
 l'ancien fabricant d'huiles crut pouvoir entrer
 dans quelques détails de sa vie et parler comme
 s'il eût été déjà l'heureux époux de sa jolie invitée.

— Monsieur Grimaud, ça n'est pas chose faite,
 crut devoir dire celle-ci.

— Qui pourrait désormais faire obstacle à notre
 bonheur ?

— Mais... nous-mêmes...

— Vous, alors, car pour ce qui est de moi, j'é-
 pouse des deux mains.

— Oh ! le brave homme, s'écria M^{me} Picard qui
 retourna pour la seconde fois à un petit verre de
 mercurey qu'elle déclarait délicieux.

— Eh bien soit, mais moi je fais toutes mes ré-

serve, dit M^{me} Bazin, tant que je n'aurai pas dit
 oui... d'ailleurs, vous connaissez le proverbe : sou-
 vent femme varie...

— Il a trop servi, il est démodé, dit Grimaud
 riant, et j'y crois si peu pour vous que je vais dès
 demain commander mon habit de noce.

— Et moi les violons, dit M^{me} Picard.

— Des violons, pourquoi faire ?... nous ne dan-
 serons pas, dit la veuve avec mélancolie et peut-
 être aussi avec une pointe de regret.

— Tant pis, s'écria la vieille, ce bal m'eut ra-
 jeunie et rappelé défunt Picard ; en voilà un qui
 aimait la danse ! Mais c'est égal, il faut l'avouer,
 il préférerait encore lever le coude que la jambe.

— Ma mère...

III

On sortit de table, il était temps. Deux heures
 de l'après-midi. On ne se figurerait jamais que le
 temps passât si vite.

— Pressons-nous, dit Grimaud, Joséphine vient
 de me prévenir que la voiture nous attendait.

— La voiture... quelle voiture ?...

— Ne faut-il pas que nous gagnions de l'appétit
 pour le dîner, j'ai commandé la carriole du père
 Bonnefoy et nous allons pousser du côté de Saint-
 Prix. Vous verrez, la vallée est délicieuse, Eaubonne
 est enveloppé d'une nuée de petits pays qui donnent
 un avant-goût du paradis.

— J'adore cela, s'écria M^{me} Picard, il me sem-
 ble que j'y suis.

— Dans le paradis ?

— Pourquoi pas ?... j'ai fait mon purgatoire dans
 le temps, monsieur, j'ai été mariée.

— Oh ! ma mère, soupira la belle M^{me} Bazin,
 cela manque d'opportunité.

— Mais madame n'est pas opportuniste, fit ob-
 server Grimaud.

— Je vous demande pardon, répondit M^{me} Pi-
 card, et si je parle ainsi, c'est que le pauvre hom-
 me est mort et que je n'ai plus soif.

Ma mère, vous êtes incorrigible, dit la veuve qui
 prit le parti de rire et qui ajouta, se tournant vers
 l'ancien fabricant d'huiles : Surtout, monsieur, ne
 nous faites pas rentrer trop tard ; songez que vous
 avez charge d'âmes et que vous répondez de nous.

— Oh ! nous avons le temps de songer au re-
 tour.

— C'est que nous ne sommes même pas à Er-
 mont.

— Ici ?... vous êtes à Paris.

— Oui, oui, nous la connaissons, dit M^{me} Picard,
 les Batignolles et Eaubonne se touchent, moyen-
 nant qu'on emporte son bonnet de nuit ; mais cela
 ne fait rien, en avant la carriole, nous nous confions
 à vous, mon gendre.

(A suivre.)

EUGÈNE MORET.

Marché de Saumur du 17 Novembre

Blé semence (l'h.)	22 25	Huile de noix.	50	130	—
From. 1 ^{re} q. (l'h.)	18 50	Graine trèfle	50	—	—
Froment (l'h.)	77	— lin.	70	—	—
Halle, moyenn.	77	— luzerne	50	—	—
Seigle	75	Foin (dr. c.)	780	75	—
Orge	65	Luzerne —	780	70	—
Avoine h. bar.	50	Paille —	780	45	—
Fèves	75	Amandes . .	50	—	—
Pois blancs . .	80	Cire jaune .	50	190	—
— rouges . . .	80	Chanvres 1 ^{re}	—	—	—
Colza	65	— qualité (52 k. 500)	42	—	—
Chenevis . . .	50	—	39	—	—
Farine, culas.	157	—	35	—	—

COURS DES VINS.

BLANCS (2 hect. 30).	
Coteaux de Saumur, 1881, 1 ^{re} qualité	100 à »
Id. 1881, 2 ^e id.	» à »
Ordin., envir. de Saumur 1881, 1 ^{re} id.	90 à »
Id. 1881, 2 ^e id.	80 à »
Saint-Léger et environs 1881, 1 ^{re} id.	90 à »
Id. 1881, 2 ^e id.	80 à »
Le Puy-N.-D. et environs 1881, 1 ^{re} id.	90 à »
Id. 1881, 2 ^e id.	80 à »
La Vienne, 1881	60 à 65

ROUGES (2 hect. 30).

Souzay et environs, 1881	160 à »
Id. 1881	» à »
Champigny, 1882	1 ^{re} qualité 200 à »
Id. 1882	2 ^e id. 175 à »
Id. 1881	1 ^{re} id. » à »
Id. 1881	2 ^e id. » à »
Varrains, 1882	» à »
Varrains, 1882	» à »
Bourguell, 1882	1 ^{re} qualité 115 à »
Id. 1882	2 ^e id. 100 à »
Id. 1881	1 ^{re} id. » à »
Id. 1881	2 ^e id. » à »
Restigné 1881	» à »
Id. 1881	» à »
Chinon, 1882	1 ^{re} id. 90 à »
Id. 1882	2 ^e id. 80 à »
Id. 1881	1 ^{re} id. » à »
Id. 1881	2 ^e id. » à »

MAGASIN PITTORESQUE

Quai des Grands-Augustins, 29, à Paris.

Paris, un an 10 fr. — Départements. 12 fr.
Union postale 13 fr.

Le *Magasin pittoresque* (rédacteur en chef, M. Édouard Charton) contient, dans son numéro du 15 novembre :

TEXTE. — Les Noyers de la Cordelle, à Vézelay (Yonne). — Quelques souvenirs de Magdebourg, par M. H. Carnot, de l'Institut. — Découvertes archéologiques en Chaldée. — Les Aventures de M. Lambkin, gentleman. — L'Ours de neige, par M^{me} J. Colomb. — Le Carnet d'un voyageur, par M. Paul Pelet. — Composition et fabrication des verres d'optique, par M. Alfred de Vaulabelle.

GRAVURES. — Les Noyers de la Cordelle, paysage; peinture par M. Ad. Guillon. — Feuilles de Tello, en Chaldée (8 fig.). — M. Lambkin, par G. Cruikshank (4 fig.). — Fabrication des verres d'optique (6 fig.).

LA LANTERNE D'ARLEQUIN

Illustrée, 10 centimes

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Nous rappelons à nos abonnés qu'ils peuvent recevoir la *Lanterne d'Arlequin* toutes les semaines, pendant un an, pour 5 fr. au lieu de 8, en adressant au Directeur, à Tours, rue Richelieu, 13, un mandat ou un bon de poste avec une bande de notre journal. C'est une faveur spéciale dont nous les engageons à profiter.

Sommaire du n° 138: Une nouvelle infamie. Waldeck à Tourcoing. Le gouvernement des farceurs. Qu'on l'exécute! Choses et autres. Pas de punch. M. Grévy au général Thibaudin (poésie).

L'AMI DES CAMPAGNES

Publié sous la direction de J. GONDY DU JARDINET

UN AN 7 fr.
SIX MOIS 4
TROIS MOIS 2

17, rue Cassette, Paris.

Les catholiques ont trop longtemps négligé les publications d'un intérêt pratique pour les populations laborieuses des villes et des campagnes. Les révolutionnaires, au contraire, ont su s'emparer d'un très-grand nombre de journaux ou revues traitant spécialement de l'AGRICULTURE, de l'INDUSTRIE et du COMMERCE, et donnant pour ses diverses parties du travail national des renseignements et des informations fort utiles et souvent indispensables.

Or, à la faveur de cette utilité incontestable, les révolutionnaires ont propagé dans le pays leurs funestes doctrines.

Pourquoi n'oserions-nous pas des mêmes procédés pour le bien? — Cette pensée est celle qui a inspiré *l'Ami des Campagnes*. En mettant au service de la propagande catholique un journal de la vie pratique à la campagne, il croit rendre un grand service. En comprenant dans son programme des récits, romans ou nouvelles, il fait une part légitime à ce besoin de distractions qu'un journal doit aussi satisfaire.

L'Ami des Campagnes paraît une fois par semaine; il a le format des grands journaux, et son prix extrêmement modique, qui le met à la portée de toutes les bourses, facilite singulièrement l'œuvre de propagande qu'il poursuit et que nous recommandons à nos lecteurs.

Plusieurs de NN. SS. les Evêques ont bien voulu encourager la publication de *l'Ami des Campagnes*: S. Em. le cardinal-archevêque de Toulouse, S. G. M^{re} l'archevêque de Tours, S. G. M^{re} l'évêque de Blois, S. G. M^{re} l'évêque d'Orléans, S. G. M^{re} l'évêque du Puy, etc.

LES ALMANACHS POUR 1884.

L'Almanach est le livre de tous; celui que le paysan consulte à chaque instant pour savoir l'heure de la lune et le jour de la foire; le marin, pour connaître l'époque de la grande marée; l'ouvrier, pour lire des historiettes; l'homme de loisir, pour se délasser. Aussi, chaque année, ce petit livre se répand par millions d'exemplaires, qui se débilitent aux vitrines des libraires, parfois même des cabarets, qui se colportent dans les foires, et se donnent en cadeau d'étrences.

Il y a donc là un moyen de faire le bien que les hommes de principes et de foi ne doivent pas négliger; car les ennemis de l'Eglise se font de l'Almanach une arme funeste et meurtrière.

Parmi les Almanachs utiles, nous signalons avec confiance aux hommes de bien les *Almanachs du Laboureur, de l'Atelier, du Soldat, du Marin et du Coin du feu*, qui s'adressent à toutes les catégories de lecteurs, aux petites bourses comme aux grosses. Si, pour les répandre, nous avions l'énergie et l'ardeur des protestants, des libres-penseurs, des francs-maçons; si nous les vendions dans les foires, chez les libraires; si nous les donnions à prix réduit, ou même gratuitement, il s'en placerait bien vite un nombre considérable d'exemplaires et le bien se ferait sur vaste échelle.

Ces Almanachs se vendent à Paris, 6, rue Furstemberg.

L'ATELIER, LE LABOUREUR, LE SOLDAT, LE MARIN: 25 cent. l'exemplaire, 35 cent. par la poste. — 1 fr. 80 c. la douzaine, 2 fr. 50 c. par la poste.

LE COIN DU FEU: 50 cent. l'exemplaire, 65 cent. par la poste. — 3 fr. 60 c. la douzaine, 4 fr. 60 c. par la poste.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

CHEMINS DE FER — GARES DE SAUMUR

Ligne d'Orléans (Service d'Été)		Ligne de l'Etat (Service d'Hiver modifié depuis le 1^{er} octobre 1883)															
DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.		SAUMUR - MONTREUIL-BELLAY						MONTREUIL-BELLAY - SAUMUR									
3 heures 8 minutes du matin, express-poste.		Mixte matin.	Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte soir.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte matin.	Mixte soir.	Omn. soir.	Direct. soir.						
6 — 45 — matin (s'arrête à la Possonnière)		Saumur (départ)	6 05	8 50	1 05	3 22	7 55	Montreuil-Bellay (départ)	6 55	9 45	4 27	8 30	11 03				
8 — 56 — matin, omnibus-mixte.		Chacé-Varrains	6 15	9 01	1 16	3 16	8 05	Brézé, Saint-Cyr-en-Bourg	7 13	10 07	4 43	8 46	11 11				
1 — 25 — soir, omnibus-mixte.		Brézé, Saint-Cyr-en-Bourg	6 23	9 10	1 25	3 30	8 13	Chacé-Varrains	7 22	10 20	4 51	8 54	11 20				
3 — 32 — express.		Montreuil-Bellay (arrivée)	6 38	9 27	1 42	3 47	8 28	Saumur (arrivée)	7 35	10 33	5 3	9 06	11 35				
7 — 15 — omnibus.																	
10 — 36 — (s'arrête à Angers).																	
DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.		SAUMUR et MONTREUIL à THOUARS				THOUARS et MONTREUIL à SAUMUR				MONTREUIL-BELLAY - POITIERS venant d'Angers.				POITIERS - MONTREUIL-BELLAY allant à Angers.			
3 heures 26 minutes du matin, direct-mixte.		Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte soir.	Omn. matin.	Omn. soir.	Mixte soir.	Omn. matin.	Mixte soir.	Mixte soir.				
8 — 21 — omnibus.		Saumur (départ)	6 05	7 55	Thouars (départ)	8 56	3 50	Montreuil (départ)	7 22	1 53	8 35	Poitiers (départ)	5 50	12 10	6 10		
9 — 37 — express.		Montreuil-Bellay	7 03	8 40	Brion-sur-Thouet	9 09	4 02	Loudun	7 53	2 49	9 33	Neuville	6 28	12 55	7 02		
12 — 48 — soir, omnibus-mixte.		Lernay	7 14	8 51	Lernay	9 18	4 16	Argay	8 27	3 14	9 53	Mirebeau	6 55	1 28	7 50		
4 — 44 — express-poste.		Brion-sur-Thouet	7 27	8 59	Montreuil-Bellay	9 45	4 27	Mirebeau	9 23	4 2	10 47	Argay	8 01	2 27	9 10		
10 — 24 — omnibus.		Thouars (arrivée)	7 46	9 16	Saumur (arrivée)	10 33	5 03	Neuville	9 55	4 25	11 17	Loudun	8 38	3 13	10 12		
								Poitiers (arrivée)	10 32	4 56	11 52	Montreuil-Bellay (arrivée)	9 24	4 09	10 58		

Tribunal de commerce de Saumur.

FAILLITE BRISSET, LOUIS.

Les créanciers de la faillite du sieur Brisset, Louis, en son vivant maître d'hôtel et commissionnaire à Gennes, sont invités de nouveau à se rendre au Tribunal de commerce, le vendredi 23 novembre 1883, à 10 heures du matin, pour assister à la vérification de leurs créances et l'affirmer devant M. le juge-commissaire.

Les créanciers convoqués de nouveau par le présent avertissement qui n'auraient pas encore remis soit au syndic, soit au greffe du Tribunal de commerce, leurs titres de créances accompagnés d'un bordereau sur timbre des sommes par eux réclamées, sont priés de le faire sans retard et quelques jours avant la séance de vérification ci-dessus indiquée.

Le greffier,
L. BONNEAU.

(741)

A VENDRE

Ensemble ou séparément;

PLUSIEURS BEAUX LOTS DE BOIS

(Chênes de marine, Ormeaux, Peupliers),

Epars ou en futaie, à proximité de plusieurs lignes de chemins de fer.

S'adresser, pour tous renseignements, au régisseur du château du Breuil, près Bressuire (Deux-Sèvres).

A vendre VIN ROUGE de la récolte 1882.

S'adresser à M. BAZILLE, commune de Rou-Marson. (537)

M^{re} FLEURIAU, notaire à Bourgueil (Indre-et-Loire), demande un 1^{er} clerc.

AVIS

L'Usine à Gaz de Saumur se charge de faire toutes installations et fournitures d'appareils d'éclairage et de chauffage par le gaz, moyennant une location mensuelle, variant de 0 fr. 25 à 2 fr., suivant l'importance des objets loués, non compris le compteur. (732)

A VENDRE

D'OCCASION,

UNE PETITE MACHINE A VAPEUR

De 1 à 2 chevaux.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

JUMENT baie, 7 ans, garantie, montée et attelée, — serait excellente pour la chasse.

S'adresser à M. RAIMBAULT, 40, rue de la Fidélité. (728)

La MAISON GUSTAVE GIRARD, de Saumur, demande une demoiselle pour la vente de blanc et de lingerie. (729)

ON DEMANDE une très-bonne ouvrière en tapisserie. — Travail assuré, payé comptant. S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE un apprenti de magasin et un garçon Nouveautés. S'adresser au bureau du journal.

M^{me} RICHARD, marchande de Modes, rue Saint-Jean, demande de suite une apprentie.

Un jeune homme sérieux demande une place de comptable dans une maison de commerce.

S'adresser au bureau du journal.

M. ROY, AÎNÉ, à Oyron, par Thouars, demande une place de cocher ou valet de chambre; et pour sa femme un emploi de femme de chambre. (705)

PAS DE VENTE AU NUMÉRO

La France Théâtrale

Journal officiel des théâtres en France
Paraissant le Mercredi.

Ce journal publie la liste complète des pièces jouées chaque semaine dans tous les théâtres de France, les nouvelles théâtrales et comptes rendus qui lui sont adressés par ses correspondants des départements et de l'étranger.

BUREAUX: 23, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS.

Abonnements: Trois mois, 10 fr. — Six mois, 18 fr. — Un an, 30 fr.

Pour les abonnements, s'adresser: soit aux correspondants (à Saumur, bureau de l'Echo Saumurois), soit à l'administration de la France Théâtrale, en envoyant un mandat-poste à l'ordre de M. A. GINEL, directeur, à l'adresse ci-dessus.

LA Régisse Sanguinède GUÉRIT

les Rhumes, Gastrites, Crampes, Maladies d'Estomac et facilite la Digestion. 0^{fr}75 dans toutes Pharmacies.

Médailles aux Expositions universelles de Lyon, 1871; Londres, 1862; Paris, 1855, 1867, 1878, etc.

BANDAGES HERNIAIRES

DE MM. WICKHAM FRÈRES, CHIRURGIENS-HERNIAIRES, RUE DE LA BANQUE, 16, A PARIS.

Seul dépôt à Saumur, chez M^{me} V^e Lardeux, coutelier-bandagiste, rue Saint-Jean.

Ces bandages sont à ressorts élastiques et à vis de pression ou inclinaison, sans sous-cuisses, et ne fatiguent point les hanches. — M^{me} V^e LARDEUX a attaché à sa maison un homme de confiance, capable et expérimenté, qui se charge de choisir et d'appliquer le Bandage le plus convenable à chaque hernie; toutes les personnes qui en font usage éprouvent un soulagement réel, et leur efficacité tend à faciliter une guérison complète.

PRIX MODÉRÉS.

GRANDS MAGASINS

DE

l'Épicerie Moderne

Rue et Place du Marché-Noir.

L. ALLORY SAUMUR.

ÉTUDE DE LA RELIGION
PETITS TRAITÉS OFFERTS A SES PAROISSIENS

Par M. l'abbé MÉRIT,

Chanoine honoraire d'Angers, Curé de Saint-Pierre de Saumur.

En vente, à Saumur, chez P. GODET, imprimeur-libraire, place du Marché-Noir, et DEZE, libraire, rue Saint-Jean.

Saumur, imprimerie de PAUL GODET.